

# L'ENTR'ACTE LYONNAIS

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

BUREAU  
A LA  
CONSERVATION DES AFFICHES  
Rue de la Préfecture, 3  
LYON  
Ecrire franco.

Paraissant le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR LYON  
Six mois . . . . . 6 f. » c.  
Trois mois . . . . . 3 50

1 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur

Les Abonnements se payent d'avance.

## REVUE DES THÉÂTRES.

LYON, le 30 novembre 1861.

### GRAND-THÉÂTRE.

Après une longue attente, *la Circassienne* a paru, et ce nouvel opéra variera agréablement les soirées des dilettanti lyonnais, dont le nombre est plus grand qu'on ne pourrait le croire, s'il fallait s'en rapporter à certains journalistes de la capitale.

Le libretto est de Scribe, que nous pouvons bien appeler illustre; on nous le pardonnera sans doute, puisqu'il n'est plus. La musique est d'Auber. C'est assez dire que deux hommes de génie, unissant leurs talents, n'ont pu produire une œuvre médiocre, et les auteurs du *Domino noir* ne sont pas restés, dans cette œuvre nouvelle, au-dessous de leur réputation.

L'idée de *la Circassienne* n'a rien de bien nouveau : une intrigue amoureuse fondée sur le travestissement d'un jeune homme en femme, et cette idée ne vaut que par les détails, par les scènes comiques qui en résultent. Achille à Syros est le type originaire de tout roman de ce genre; nous nous garderons bien de citer *Fablas*, qui

en est le développement peu moral; mais pour transporter ce roman sur la scène il faut des accessoires nombreux.

Il ne suffit pas d'avoir trouvé le canevas de la pièce, d'avoir imaginé les incidents plus ou moins naturels, il faut encore que la musique réponde à chaque situation et l'exprime, qu'elle en soit en quelque sorte le panorama, l'expression photographique, sans cependant aller jusqu'au Tanhauser, le musicien de l'avenir, comme il s'intitule, voulait aller.

Mais, par-dessus tout, il faut des interprètes qui aient la conscience de leur rôle. Or, dans les rôles de femme remplis par un homme, il y a bien souvent une difficulté physique. Il ne suffit pas, pour faire une femme d'un homme, de lui en donner les vêtements; pour que l'illusion soit possible et que la comédie ne dégénère pas en mascarade, il faut que cet homme puisse changer sa voix et l'assouplir au timbre de la voix féminine avec toutes les grâces molles et suaves de cette intonation.

Enfin, l'orchestre et les décors doivent concourir chacun dans leur mesure : le décor fait naître l'illusion; l'orchestre, en s'harmonisant

avec la scène, dispose favorablement les spectateurs.

Sous ces divers rapports, la direction de nos théâtres n'a qu'à se féliciter. Richesse et vérité dans les décors, sage et splendide exécution orchestrale, sont les premiers éléments de réussite qu'elle a su conquérir.

Elle n'a pas été moins heureuse de trouver dans M. Achard une puissance de vocalisation qui lui a permis de remplir le rôle de la Circassienne. Nous pouvons le proclamer le premier des ténors légers, car il a fait un véritable tour de force.

M. Barbot, dans le rôle important de Lankoï, a été charmant, et nous pouvons dire, sans trop de vanité, que Paris même ne possède pas deux ténors de la valeur de MM. Achard et Barbot.

M. Castelmarty s'est fait remarquer, et nous constatons avec bonheur les progrès de cet artiste. M. Feret, le même trial qui a créé dans *le Caïd* le rôle d'Ali-Bajou, a joué dans le nouvel opéra celui d'eunuque avec le même talent plein de finesse et de comique.

M. Melchisedec s'est fait justement applaudir au 2<sup>me</sup> acte; c'est un excellent baryton.

M<sup>me</sup> Barbot est, comme toujours, au dessus de

### FEUILLETON DE L'ENTR'ACTE LYONNAIS.

du 1<sup>er</sup> Décembre 1861.

## LES LUNDIS DE JACQUES.

« Le dimanche tu garderas. »

I.

C'était un samedi soir, dans l'un de ces chantiers de construction maritime qui bordent la grève, entre Sainte-Adresse et le Havre.

Les derniers rayons d'un resplendissant soleil d'été, qui bientôt allait disparaître à l'horizon, embrasaient le ciel, empourpraient la mer, et venaient allumer de rougeâtres reflets sur le sable, parmi les galets, jusque dans les vitres flamboyantes des quelques masures voisines. Temps calme, silence profond, délicieuse soirée, bien que la chaleur fût grande encore.

Aussi les ouvriers travaillaient-ils mollement comme au déclin d'une fatigante journée dont le

lendemain doit être un jour de repos, sinon de plaisir.

L'un d'entre eux cependant, un charpentier, se distinguait par sa consciencieuse ardeur à la besogne.

C'était presque un vieillard, mais un vieillard alerte et de joyeuse humeur. Ses cheveux, déjà tout blancs, formaient une sorte de frange à son grand front chauve, et faisaient davantage encore ressortir la teinte bronzée de son mâle visage. Ses bras nus, sa large et musculeuse poitrine, que permettait de voir sa chemise entr'ouverte, attestaient la force et la santé; son air de bonhomme narquois, son clair regard, son franc sourire annonçaient un honnête homme, un homme heureux.

Par intervalle, une certaine inquiétude, mêlée d'impatience, se lisait sur ses traits. Il se redressait un instant et regardait du côté de la ville. Puis, après un soupir, il se remettait au travail. On eût dit qu'il attendait quelqu'un.

Non loin de là, ses camarades organisaient une partie de plaisir pour le lendemain, pour le sur-lendemain peut-être.

Dites donc, père Jacques, — questionna tout à coup l'un d'eux, — pourquoi donc que vous travaillez toujours le lundi?... — Pourquoi donc que vous ne *nopez* pas même le dimanche?

— Le dimanche appartient à Dieu! — répliqua le vieil artisan avec une sorte d'austérité naïve.

— Soit! — fit l'autre, — on sait que vous avez de la religion, monsieur Jacques Renaud; mais le bon Dieu permet les lundis...

— Mes lundis!... — se récria le vieillard avec une expression étrange, — oh! oh!... mes lundis à moi...

Mais s'interrompant tout à coup comme s'il eût craint de révéler un secret :

— Suffit!... Je m'entends... — conclut-il.

— C'est pas là une réponse! — se récrièrent plusieurs voix.

tout éloge, et nous n'avons qu'à constater une fois de plus son mérite hors ligne.

Pour clore cette revue, nous devrions dire quelques mots des dernières reprises. La plus importante est celle de *Jérusalem*. Cet opéra de Verdi atteindra bientôt la popularité du *Trouvère*. M. Wicart, dans le rôle de Gaston, a remporté un véritable triomphe, et M<sup>lle</sup> Desterbecq a obtenu également du succès.

La reprise du *Caid* a fait plaisir et a été jouée avec une rare distinction. M. et M<sup>me</sup> Barbot, M. Castelmarty ont été de dignes interprètes de cet opéra.

Les amateurs du ballet ont pu applaudir dans *Sir Job* M. Laurençon, auteur des danses et de la mise en scène. M. Laurençon est devenu le comique aimé du public.

### THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

Bénéfice de M<sup>lle</sup> DERIEUX. — *Philiberte*. — *Le Démon de la Nuit*. — *Paris quand il pleut*.

M<sup>lle</sup> Derieux s'était tout d'abord imposée à l'esprit du public dans le drame. Son succès y aurait été aussi vif que spontané et légitime. Restait à conquérir les sympathies de cette partie des spectateurs qui, s'inquiétant médiocrement des sentiments forcés jusqu'à l'exagération, des situations impossibles et de ces dénouements prévus dès le lever du rideau, où le crime frappé assiste, dans son impuissance, au triomphe de la vertu, demandent quelques heures de distraction et d'oubli à la peinture fine et vraie du monde réel; gens, en un mot, pour lesquels le drame populaire est sans attrait, et qui ne trouvent que dans la comédie la raison d'être du théâtre.

C'était là le côté difficile de la tâche qu'entreprend tout artiste qui veut se révéler à un public

— Il vous en faut une autre... Attendez!

Jacques Renaud alla chercher dans la poche de sa veste un lambeau de journal qui, selon toute apparence, avait enveloppé sa frugale collation de l'après-midi.

Tout en collationnant, il l'avait lu par hasard, et précieusement conservé comme des plus instructifs.

— Tiens!... — dit-il en indiquant l'article en question au plus jeune de ses interlocuteurs, — tiens... lis cela, Guillaume... et lis tout haut... ce sera ma réponse.

Guillaume était le grand politique du chantier. Sans se faire prier, il prit le fragment, le repassa d'un revers de manche, et, doctoralement, en commença ainsi la lecture:

» L'ouvrier qui ne travaille pas le lundi, indépendamment de sa journée qu'il perd, fait des dépenses inutiles. Pour ne rien exagérer, dit *la Vigie*, estimons à 4 francs la perte de temps et les dépenses de ce chômage hebdo-

qui ne le connaît pas. Malheureusement, les comédies, les bonnes du moins, ne sont pas abondantes. Actuellement et longtemps M<sup>lle</sup> Derieux a été en quelque sorte condamnée à laisser dans l'ombre une des faces de son talent. Les reprises de *Diane de Lys* et de *Philiberte* lui ont enfin permis de développer la plénitude de ses ressources, et l'on peut dire hardiment que M<sup>lle</sup> Derieux est maintenant acceptée et admirée de tous.

M. E. Augier est un homme heureux dans toute la force du mot; rien ne lui a manqué, ni l'honneur, ni les honneurs; il ne compte sans doute aucun de ces grands succès qui font époque dans la littérature et marquent une période nouvelle. — Mais il n'a pas eu non plus de ces chutes honteuses et retentissantes, Waterloo de l'esprit. Sa muse est familière et se laisse docilement conduire. Dans le roman comme au théâtre, comme dans la vie, il n'a jamais rencontré que des sourires sur son passage; enfin ce qui ne gâte jamais rien, il est académicien. — Une de ses œuvres finement écrites et délicatement pensées, est sans contredit *Philiberte*. Rien n'est gracieux et frais comme le portrait de cette jeune héritière qui se croit poursuivie jusqu'en ses vingt ans par le fantôme de la laideur qui affligea son enfance, et ne voit que des coureurs de dot dans ceux qui aspirent à sa main. Hélas! cette fortune lui pèse! mais, comme elle se transfigure soudain quand la révélation d'un amour partagé, mais qu'elle éloignait de sa pensée, vient la frapper au cœur! comme elle rayonne et s'embellit de fierté et de tendresse, trésors infinis dont l'amour a été l'inventeur et qui seront aussi sa récompense!

Pour être juste vis-à-vis des artistes qui ont

» madaire. Comme il y a cinquante-deux semaines dans l'année, cela fait 208 francs par an, qui, multipliés par quarante, — service ordinaire des années de travail, — donne pour résultat une perte de 8,320 francs. Or, toute somme se double par les intérêts au bout de quatorze ans; cette même somme, placée tous les mois à LA CAISSE D'ÉPARGNE, aurait produit à l'ouvrier 25,864 francs, capital plus que suffisant pour garantir sa vieillesse de la misère, et qu'il laisserait après sa mort à ses enfants comme un souvenir de son affection pour eux et comme un exemple à suivre. »

A la suite de cette démonstration si catégorique, il y eut un silence.

— Voilà! — conclut Jacques.

Ce mot, ce seul mot, sembla rompre le charme qui retenait tous les ouvriers béants et pensifs.

— Allons donc! se récrièrent-ils à qui mieux mieux, — allons donc! c'est pas possible. Est-ce

joué dans *Philiberte*, il faudrait agir ainsi que dans une distribution de prix à des enfants, et donner à chacun d'eux une part également méritée.

MM. D'Herblay et Laty portent à merveille, et ceci n'est pas un éloge ordinaire, l'habit si galant du dernier siècle; l'un a bien cette désinvolture des habitués de l'œil de bœuf, et l'autre, plus sévère, rend d'une manière saisissante la passion contenue qui voudrait déborder de son sein.

Le rôle du duc est un de ceux que doit affectionner M. Lebrun; il lui permet de déployer tout à son aise les qualités qui distinguent son jeu si nettement accusé et si franchement comique.

Quant à M<sup>mes</sup> Derieux et Dherblay, le contraste de leur talent en fait même ressortir le relief, et si *Philiberte* n'était déjà bien connue à Lyon, la pièce leur devrait un durable succès.

Le théâtre des Célestins fait depuis quelque temps de nombreux emprunts au répertoire du passé, et c'est avec raison, car notre orgueil est bien obligé d'avouer l'infériorité du présent. On a beaucoup critiqué jadis Scribe et Bayard, les accusant de barrer le chemin aux jeunes gens; ils sont morts tous deux, et, ma foi, nous demandons qu'on nous rende Scribe ou Bayard, l'auteur de *Michel et Christine*, ou celui du *Démon de la Nuit*.

*Le Démon de la Nuit* n'est autre chose que le récit du commencement des amours de M<sup>lle</sup> La Vallière avec Louis XIV; seulement, la scène se passe dans une principauté d'Allemagne, et la belle imprudente qui raconte tout haut à ses compagnes, quel est celui qu'elle trouve le plus beau, au lieu de devenir la maîtresse du monar-

qu'il y a jamais eu quelqu'un d'aussi sage que ça! Est-ce qu'il ne faut pas se donner un peu de bon temps! Est-ce qu'il ne survient pas toujours une circonstance, une ambition qui empêche qu'on ne puisse thésauriser ainsi ses économies! Est-ce que toi-même, Jacques, tu n'as pas fondu toutes les tiennes pour éduquer ton garçon, pour en faire un monsieur, un moderne.

— C'est vrai, — reconnut le père Renaud, — cependant...

Il s'interrompit pour la seconde fois, et changeant tout aussitôt de ton, de physionomie, d'allures:

— Parlons plus de ça, — fit-il; — voici mon fils qui vient là-bas... faut que je lui cause.

Il était déjà loin; il courait à la rencontre d'un jeune homme qui venait d'apparaître au détour du chemin.

(La suite au prochain numéro.)

Ch. DESLYS.

que, est élevée au rang d'épouse par celui qu'elle aimait en secret. — La morale exigeait bien cela, et ce dénouement a l'avantage de supprimer dans l'avenir le sombre couvent des carmélites.

M<sup>me</sup> D'Herblay, remplit le rôle de la sensible fille d'honneur, c'est vous dire qu'il n'y a pas dans le public un seul spectateur qui ne voulut être l'heureux *Démon de la Nuit*, qui sait se faire si tendrement aimer.

Les autres rôles sont confiés à MM. Raynald, Casimir, Dutasta, et à M<sup>mes</sup> Touache, Michon, Préher, c'est-à-dire à des artistes habitués au succès; l'ensemble a donc été parfait.

*Paris quand il pleut* est une de ces pochades qu'on ne peut analyser, mais dont la gaieté fait le succès. Il faut une pléiade d'artistes comiques comme celle que nous possédons pour interpréter ces imbroglios, ces quiproquos sans fin. MM. Seiglet et Octave ont principalement droit à des éloges pour la manière dont ils ont composé les personnages de Bengali et de Galfâtre. A eux revient une bonne part du succès de l'ouvrage, à l'exécution duquel concourent avec leur talent habituel MM. Lebrun, Belliard, Lureau, M<sup>mes</sup> Jouve et Defreysolle.

P. S. — Hier a eu lieu, au bénéfice de M. Charles Frédérick-Lemaître, la première représentation de *l'Ange de Minuit*, drame écrit par MM. Th. Barrière et E. Plouvier, pour les débuts à Paris de Paul Bondonis, l'artiste chéri des Lyonnais.

L'heure à laquelle paraît notre journal ne nous permet pas de rendre compte de cette représentation, qui avait attiré une affluence extraordinaire. En remettant le compte-rendu à notre prochain numéro, nous nous contenterons pour aujourd'hui de constater le succès de l'ouvrage et de ses interprètes.

CH. MAURIS.

Nous lisons dans *le Salut public* de ce jour :

« La crise que subit l'industrie lyonnaise, par suite des affaires d'Amérique, ne restera pas sans secours efficace. Déjà l'administration municipale, comprenant que secourir les ouvriers sans travail était du devoir de tous, a voté un subside important qui aidera à franchir la plus mauvaise saison.

» Voici maintenant que l'initiative privée se met de la partie et que l'on songe à rendre le plaisir complice de la bienfaisance.

» Une représentation extraordinaire se prépare au Grand-Théâtre pour les premiers jours du mois prochain, représentation dans laquelle on entendra les artistes de l'Académie impériale de mu-

sique, qui sont originaires de Lyon ou qui y ont acquis droit de cité.

» M<sup>mes</sup> Van-den-Heuvel et Gueymard; MM. Gueymard, Belval et Barielle, pressentis au sujet de la part qu'ils voudraient prendre à la bonne œuvre projetée, ont tous offert avec une spontanéité et un bon vouloir charmants leur concours plein, entier, désintéressé, se souvenant toujours avec bonheur, disaient-ils, de l'accueil qu'ils avaient reçu à Lyon. M<sup>me</sup> Gueymard est, seule, une inconnue pour nous; mais la renommée de son talent l'aura précédée à Lyon, où son nom d'ailleurs aurait suffi pour lui valoir de vives sympathies.

» M. Carpiér, qui comprend et qui patronne toutes les bonnes inspirations, fait, en ce moment, d'actives démarches pour que les sociétaires de l'Académie impériale de musique obtiennent de S. Exc. le ministre d'Etat l'autorisation de venir donner une représentation à Lyon.

» M. le sénateur a reçu M. Carpiér et la personne qui avait eu la première la pensée de s'adresser aux artistes de Paris. Il a bien voulu leur promettre d'appuyer leur demande auprès du ministre et de faire tout ce qui serait en son pouvoir afin d'atteindre le but que l'on se propose.

» Ainsi, toutes choses sont en bonne voie de ce côté, et nous pouvons presque à coup sûr compter sur une nouvelle édition du concert des inondés.

» Nous ouvrirons à ce propos l'avis que peut-être serait-il avantageux de mettre les loges à l'enchère pour cette représentation; on obtiendrait ainsi une recette beaucoup plus considérable. On pourrait même étendre ce système aux fauteuils d'orchestre.... Ce sont là d'ailleurs autant de points à examiner mûrement. Nous ne voulons aujourd'hui que rendre à tous ceux qui se mettent à la tête de l'entreprise dont nous parlons, ou qui y donnent leur bienfaisante coopération, la justice qu'ils méritent à tous égards. Ils réussiront, nous n'en doutons pas; mais, dussent-ils même échouer devant un obstacle invincible, ils n'en auront pas moins le mérite de leur charitable pensée.

» On dit bien encore que M. Carpiér ne s'en tiendra pas à cette représentation et qu'il prépare, — toujours dans le même but, — une fête splendide....; mais nous ne sommes pas assez exactement renseigné sur ce dernier projet pour en entretenir avec détails nos lecteurs. Nous laisserons donc mûrir l'idée de M. le directeur des théâtres, sauf à y revenir en temps utile.... »

Nous ne pourrions trop applaudir à l'idée de cette représentation et pour notre part nous fai-

sons des vœux bien sincères pour que les obstacles qui pourraient se présenter soient levés. Nous connaissons du reste assez l'éminent administrateur de notre département, pour être sûr qu'il mettra toute son influence au service d'un projet dont le but est l'amélioration de la position des nombreux ouvriers que la crise actuelle réduit à la misère.

## CERCLE MUSICAL.

Depuis quelques jours, M. Conus avait annoncé son départ, et cette résolution était définitive, puisque déjà ses malles étaient faites. C'eût été pour ceux de nos concitoyens qui ne le connaissent pas encore une véritable perte; en effet, il est impossible d'être plus gracieux, plus adroit que ne l'est M. CONUS. Heureusement que les applaudissements unanimes des spectateurs qui assistaient aux deux dernières soirées de l'habile enchanteur, l'ont fait revenir sur sa première détermination, et que pendant quelque temps encore nous pouvons applaudir aux merveilles qu'il exécute à chacune de ses représentations et qui à bon droit étonnent et stupéfient les personnes qui en sont témoins.

La liste de ces prodiges étant trop longue pour être énumérée ici, nous nous contenterons de mentionner *le Chapeau inépuisable*, dont M. Conus tire une infinité d'objets de tous genres; *la Promenade du Mouchoir*, *la Tourterelle indocile*, *le Racommodage du Mouchoir*, etc., comme méritant plus particulièrement les bravos qui les accueillent chaque fois qu'ils sont exécutés.

F. BOILY.

## CIRQUE FRANCONI.

C'est certainement une bonne fortune pour les amateurs de l'art hippique que l'arrivée dans notre ville de la troupe équestre de M. BASTIEN-FRANCONI. Héritier d'un nom célèbre dans les fastes de cet art difficile qu'on nomme équitation, M. BASTIEN-FRANCONI n'a rien négligé jamais pour porter dignement ce nom, et sa troupe a toujours été regardée comme la meilleure et la plus complète du genre.

Si nous ne nous trompons, dix-sept ou dix-huit ans se sont écoulés depuis le dernier séjour de M. BASTIEN-FRANCONI dans notre ville. Trop jeune alors, nous ne pouvions apprécier les qualités des artistes qui, à cette époque, composaient sa troupe; mais ce que nous nous rappe-

lons fort bien, c'est l'empressement que montrait le public pour assister à chacune de ses représentations, et maintenant encore nous entendons souvent rappeler les merveilles dont notre population a gardé le souvenir.

Aujourd'hui, bien certainement, l'empressement sera le même et ne sera que la juste récompense des efforts et des sacrifices que M. BASTIEN-FRANCONI a faits pour soutenir dignement dans la seconde capitale de l'Empire, non seulement la réputation de ses aïeux, mais encore celle qu'il a su acquérir et qui lui est personnelle.

F. BOILY.

## LE BONHOMME LAZARILLE.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

### II

Une fois, je m'en souviens, c'était un lendemain de grande recette, le père la Ressource me donna deux sous. Quelle joie!... Je courus de suite acheter un superbe morceau de mou, je revins en toute hâte à notre grenier... (Tous ces détails m'arrivent, comme si c'était d'hier, et voilà pourtant bien des années de cela!) J'entre, la Gibelotte était absent; je montai sur le toit pour le chercher; mais avant j'eus l'imprudenc de poser le précieux mou sur une petite table boiteuse, que je vois encore. Une demi-heure se passe avant que je puisse rejoindre mon ami. Enfin, il arrive avec une souris à la gueule; je la lui arrache, et la jette avec dédain. Puis je rentre par la fenêtre, en le tenant dans mes bras, en lui parlant du festin qu'il va faire... La mansarde était pleine de fumée; Frise-Poulet, accroupi devant la cheminée, faisait cuire quelque chose dans une vieille poêle... Je le remarque à peine d'abord, et je cours à la table... Rien, plus rien! Un affreux pressentiment me saisit, je m'élançais vers la cheminée; et dans la poêle, qu'est-ce que je reconnais?.. Mon morceau de mou!... Infâme Frise-Poulet! Il osa encore me faire une hideuse grimace!...

Quant à moi, je mis plus d'une heure à rechercher la souris de la Gibelotte; enfin je la retrouvai et la lui rendis en pleurant.

Hélas! ce n'était rien que cela... pauvre la Gibelotte! Il devenait vieux: son talent allait en décadence. La mémoire lui manquait, il oubliait la réplique, pour se passer la patte sur l'oreille... Enfin il s'endormait en scène, et compromettait tous les succès. Le père la Ressource commençait à murmurer... Dame! un auteur tient au texte... et la Ressource était le Scribe, sans col-

laborateur, de ses marionnettes.

Pour comble de malheur, cet horrible Frise-Poulet élevait un chien, auquel il faisait apprendre, par méchanceté, tous les rôles de la Gibelotte... Le père la Ressource hésita longtemps avant de consentir à ce changement de distribution.

Je dois lui rendre cette justice, cela lui répugnait de mettre à la retraite l'acteur auquel il devait presque tous ses triomphes... Et puis, remplacer un chat estimé par un chien novice et inconnu!... Quelle hardiesse! Enfin, il fallut bien s'y résoudre. Je compris toute l'amertume du coup qui allait frapper mon ami... J'espérais encore!... Le débutant pouvait tomber... Je comptais sur le public. Je fus bientôt détrompé! Le public, oublieux, ingrat, l'accueillit avec enthousiasme. Le chat miaulait avec une méthode douce et harmonieuse; le chien jappa sur un ton élevé et retentissant. Cette innovation décida de la soirée; ce fut un coup de gueule sonore et inattendu qui surprit la masse et enleva le succès.

J'essayai de consoler la Gibelotte.

— Miaou!... me répondit-il d'un ton triste et désolé.

Heureusement je pouvais dédommager mon ami de la perte de sa gloire. J'avais alors dix ans, et j'accompagnais le père la Ressource au cabaret. Chaque soir je rapportais quelque relief à la Gibelotte, qui me remerciait par un regard reconnaissant de son œil unique.

Par une étrange fatalité, Frise-Poulet se trouvait toujours présent à ces repas... Alors il essayait de faire sourire sa large bouche; puis il me disait d'une voix hypocrite et caressante:

— Engraisse-le, petit... tu fais bien... engraisse-le.

Mais je ne craignais rien, le père la Ressource nous protégeait... Hélas! l'instant approchait où ce protecteur allait nous être enlevé...

Le vieux buveur ne quittait plus, depuis quelque temps, un cabaret où l'on nous faisait un crédit illimité. Un jour enfin, le marchand se fâcha et voulut le chasser... La Ressource, qui n'était jamais à court d'expédients, s'élança dans la cave et s'y renferme. Alors, pour narguer le créancier furieux, il perça un tonneau et se met à boire à même... Par malheur, il faisait noir et la Ressource était ivre. Sans s'en apercevoir, il se trompe de tonneau... c'était un baril d'eau-de-vie!

Ch. DESLYS.

(La fin au prochain numéro.)

## MÉLANGES.

\*\*

Un jeune homme, qui maintenant est un de nos meilleurs écrivains, voué dès sa jeunesse à la cravate blanche, fut conduit par l'auteur de ses jours à l'étude d'un notaire du pays.

— Eh bien! — demande le père, après examen de la force calligraphique de son fils, — vous le gardez?

Oui, répond le tabellion, — il se logera et se nourrira chez vous; — dans six mois je lui donnerai 1,200 fr. par an; jusque-là il n'aura rien.

— C'est convenu — au revoir.

Le digne homme s'éloigne sans se douter que sa progéniture ne le quitte pas d'une semelle.

— Eh!... jeune homme!... vous ne restez donc pas? s'écrie le tabellion ébahi.

— Oh non? — repartit le futur clerc, — pas si sot!

Je reviendrai dans six mois.

## PETITE CHRONIQUE.

Si nous ne parlons pas plus souvent de l'Alcazar, la faute en est à la pauvreté de la langue française sous le rapport des phrases laudatives. En effet, nous avons répété tant de fois et sur tant de tons que les fêtes dansantes de l'Alcazar sont dignes en tous points de l'empressement avec lequel elles sont fréquentées, que nous craignons d'importuner nos lecteurs en y revenant trop souvent. Voici la saison du carnaval, et les Nuits féériques, qui plus que jamais seront dignes de ce nom, nous fourniront l'occasion de nous dédommager.

Après un séjour de deux mois cours Napoléon, à Perrache, un second séjour d'un mois à la Croix-Rousse, et avoir été dans ces deux localités le sujet de suffrages et d'éloges unanimes, la Galerie statuaire de M. MASSERINI vient d'être transférée cours de Brosses, à la Guillotière. Nous ne reviendrons pas sur le mérite de cette Galerie, nous ne pourrions que nous répéter. Du reste, son séjour prolongé dans notre ville est la meilleure réclame en sa faveur. Il est bien prouvé, en effet, que notre population montre plus que de l'indifférence pour ce qui ne lui semble pas mériter sa faveur.

F. B.

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSY,  
Rue Mercière, 92.